

IL FAUT BIEN DÉBUTER...

La pièce *On dînera au lit* de Marc Camoletti a commencé depuis vingt-trois minutes. Des coulisses, j'entends rire la salle du Théâtre Michel. Le président-directeur général joué par Jacques Balutin se chamaille avec sa femme, l'exquise Marilys Morvan, à propos d'une soirée à venir très coquine. Leur espiègle majordome, Daniel Prévost, les observe et ne saisit pas tout, sauf qu'un certain M. Brochet attendu impatiemment par le couple «en est»: en est, de cette soirée olé-olé. La sonnette retentit. Prévost sort mais revient aussitôt en lançant: «C'est bien le Brochet!» La salle rit. Jacques Balutin, exaspéré, lui répond: «Eh bien, faites-le entrer!» Le majordome court, ouvre la porte et, d'un ton solennel mais avec un peu de malice – car il s'agit de Daniel Prévost et Daniel est un sac à malice –, annonce: «Si Monsieur Brochet veut bien se donner la peine!» Je m'en donne bien sûr la peine, j'entre et je dis: «Merci bien.» La salle se met alors à éclater de rire, elle applaudit, même.

Voilà, je suis entré en scène.

Un autre jour, des années plus tard, je promène tranquillement Tatoon. Tatoon, c'est mon yorkshire géant (cinq kilos tout trempé), il a besoin de se promener tous les matins, moi aussi d'ailleurs. Nous nous promenons dans le XV^e, à Paris. Nous arrivons au coin de la rue du Commerce et de la rue Frémicourt, quand deux individus que je n'ai absolument pas vus arriver se plantent devant nous et que l'un d'eux, déterminé, les mains sur les hanches, un sourire grand comme lui, balance : « Oh oh oh jolie poupée » en me désignant du doigt. Il n'achève même pas car j'enchaîne : « Oui, oui, vous ne vous êtes pas trompé, c'est bien moi. » Ils rient. Tatoon, qui ne peut rien comprendre, se met à aboyer. Il fut un temps, pas si lointain, où je signais des autographes. Aujourd'hui, je suis pris entre deux têtes et nous faisons un selfie.

Voilà, je suis entré pour un court instant dans la vie de ces gens.

Je peux multiplier les exemples. Metteurs en scène et cinéastes l'ont bien saisi et souvent, entre deux prises, me l'ont même avoué : il paraît qu'il suffit que j'apparaisse pour qu'on sourie. Il semble que ma dégaine, disons mon physique, soit en partie responsable de ces rires qui secouent les salles de théâtre depuis bientôt cinquante ans – et les salles de cinéma, les émissions de télévision aussi. Je ne suis pas toujours raccord avec la situation que je vis, c'est mon côté lunaire. Ce décalage amuse. À vingt-deux ans, j'ai tenté comme beaucoup d'apprentis comédiens le concours du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, le temple du théâtre français. Je l'ai d'ailleurs tenté deux fois

et, les deux fois, *paaf*, recalé, au suivant! La deuxième, c'était à un chouïa, un rien, une voix. Mon éminent professeur de diction, Raymond Girard, m'avait alors dit gravement la raison de cet échec: «Ton physique ne correspond à aucun emploi pour la Comédie-Française.» À cette époque, au Conservatoire, le jury pensait déjà aux élèves qui seraient recrutés par le Français. S'ils avaient su que, bien des années plus tard, Jacques Lassalle me proposerait d'entrer dans la prestigieuse maison de Molière, place Colette, s'ils avaient su... «Ton physique...» Quoi, mon physique?

Je ne suis ni beau ni laid, et comme je le dis: ça limite *et* élargit les possibilités. J'ai très souvent interprété les timides, les ahuris, et elles sont toutes tombées dans mes bras. Enfin presque toutes. Pas toutes. Bon, quelques-unes. J'ai été directeur d'entreprise, moniteur de vacances, serveur, concierge, vampire, inspecteur, riche, pauvre, habillé, nu, en slip, en robe, et aussi metteur en scène, avare, idiot, intelligent, marié, célibataire, con, voire très con, gentil, trop gentil, coureur, cavaleur, tombeur, en rade...

Je ne suis ni grand ni petit. Dans la vie, j'ai raisonnablement atteint le mètre soixante-quinze. Lorsque je me déplace, je sautille légèrement, comme s'il y avait des ressorts dans mes chaussures et, en quelques enjambées, j'ai fait le tour d'une pièce. J'ai une dégaine, comme on dit. Georges Wolinski, un jour, l'a croquée, accoudée à un comptoir. Dans une immense bulle, je me mets à râler sur pas mal de choses: les gens qui s'écrasent ou qui ne tiennent pas leurs promesses, les auteurs qui se prennent pour des génies, le ministre des Finances pour qui tout contribuable est un fraudeur qui s'ignore (sauf

lui, bien sûr), les magouilles, les injustices, les taxes, etc., parce qu'à dire vrai, franchement, il y a de quoi protester et se révolter. Wolinski finit par me faire râler sur celui que je n'ai jamais joué, celui que Jean-Paul Belmondo a tenu au théâtre et Gérard Depardieu au cinéma : Cyrano de Bergerac. Et donc que j'aurais pu jouer, moi, à la télévision, si seulement des producteurs y avaient songé.

Ah... Cyrano de Bergerac. Nous y voilà ! J'ai une tête toute en longueur, un menton et un nez. Un peu comme tout le monde sauf que, chez moi, c'est manifestement plus affirmé. Un journaliste du *Monde* a dit de mon nez qu'il était « à piquer des gaufrettes ». Ce nez a été l'obsession de mon enfance et de mon adolescence. On s'en moquait, on le décriait. Il faisait rire à lui tout seul. Cela m'embêtait et me chagrinait, je voulais participer. Je suis devenu acteur en quelque sorte pour l'accompagner.

Je suis d'origine bretonne, mon père vient de Saint-Pol-de-Léon. Il suffit de regarder une carte de France : Paris au centre, puis en allant à la conquête de l'Ouest, Versailles, Chartres, Le Mans, Rennes, Saint-Brieuc, Morlaix, Saint-Pol-de-Léon, et voilà, je suis niché sur le nez de la Mère Patrie. Tout s'explique. Lorsque je suis né, Bernard Louis Guy, le 8 août 1944 à Mailly-le-Château, dans l'Yonne, j'avais le petit nez de tous les bébés. Au moment où ma mère fut délivrée, la France le fut aussi. J'ai toujours pensé, dans mes rêveries d'enfant, qu'il y avait une correspondance entre la pointe de la Bretagne, mon nez, ma naissance et la libération du territoire. Alors ce ne pouvait pas être le « Ton physique

ne correspond à aucun emploi pour le Français» qui allait me faire renoncer à devenir comédien, pianiste ou chanteur. Même si, parfois, j'ai douté.

J'ai traîné ainsi ma dégaine décontractée et mon nez «à piquer des gaufrettes» d'un tournage de cinéma à un plateau télévisé, d'une scène de théâtre à une représentation d'opérette. J'ai bien travaillé mais j'ai beaucoup galéré. J'aurais dû être professeur de mathématiques et je suis devenu saltimbanque. J'étais très doué pour la géométrie, l'algèbre et la trigonométrie, j'ai longtemps rêvé à cette formule magique, $e^{i\pi} = -1$, et je me revois, allongé sur mon lit, les bras derrière la nuque, les yeux levés vers le plafond de ma chambre d'étudiant, $e^{i\pi} = -1$, *waouh!* Mais en fait, je n'avais qu'une envie, faire du théâtre. Je voulais devenir acteur pour surmonter ma timidité et imposer mon nez pas comme les autres à tous les rôles que les metteurs en scène allaient bien vouloir me confier. Je voulais faire rire *aussi* pour exister et parce que j'en avais terriblement envie.

Mais il est temps de commencer, vous attendez, moi aussi. Vous venez de vous installer dans la salle, vous feuillotez le programme. L'ouvreuse fait une annonce, elle demande que vous éteigniez votre téléphone mobile et que vous ne preniez pas de photos, même sans flash. Durée du spectacle : environ une heure trente, une heure quarante-cinq, deux heures grand maximum. J'ai le trac. Ce soir, pas de Jacques Balutin ni de Daniel Prévost, je suis seul. J'ai une histoire à raconter, la mienne, et c'est aussi un peu la vôtre. Vous m'avez accompagné depuis tant d'années, vous avez si souvent ri et parfois pleuré. Je jette un dernier regard sur mon premier

décor: un chemin et, au bout du chemin, la mer. Je respire profondément, le silence est tombé, j'entends les trois coups. Le rideau va se lever, cette page du livre se tourner et un bébé au nez singulier va se mettre à crier. Il faut bien débiter par quelque chose. Je suis prêt, mon cœur s'emballa, le rideau se lève.

Voilà, vous entrez dans ma vie, pour le meilleur et pour le rire.

ET 1 ET 2 ET... 6 EN TOUT
(SANS COMPTER LA TORTUE
ET LE CHAT DE GOUTTIÈRE)

C'est mon premier souvenir, la Bretagne. Je suis tout petit et mémé de Saint-Pol-de-Léon (ma grand-mère paternelle) me tient la main. Elle vient de dire à mes parents que je suis « un original ». Je ne sais pas ce que cela signifie mais j'ai nettement l'impression que c'est une drôle d'idée. Elle m'emmène alors avec elle, loin de mes frères, de maman et de papa. Nous nous dirigeons vers la plage, qui se trouve à deux pas. Il y a un chemin à descendre, il s'appelle le chemin du Paradis. Il est bordé de rochers mais aussi de fleurs, de haies, d'arbrisseaux, et la mer est juste au bout. Mémé de Saint-Pol et moi nous asseyons sur un banc entre la maison et la plage, mes pieds ne touchent pas terre et ma grand-mère, sa coiffe de Saint-Thégonnec sur la tête, me tend un... tricotin. Je me mets alors à tricoter sur mon tricotin, petite figurine en bois surplombée de quatre crochets autour desquels j'enroule le fil. Et elle, ma grand-mère, que fait-elle? Je ne me souviens plus très bien. Je ne réagis pas, je ne proteste

pas. Mon indémodable timidité est coincée là, enroulée dans ce surprenant souvenir. Aujourd'hui encore, je me demande ce que nous pouvions bien faire tous les deux à tricoter – enfin, moi, surtout. Même à cette époque très lointaine, le petit garçon que j'étais semblait déjà décalé par rapport à pas mal de choses. Et il me faudra plusieurs décennies pour comprendre ce que c'était que ce « pas mal de choses » : la réalité. Sous ma timidité et mon grand sérieux, mémé de Saint-Pol l'avait deviné. « Un original » ? Peut-être. Un rêveur, sans aucun doute.

De mon enfance, il me reste des bribes, des prénoms, des odeurs aussi. Un bric-à-brac de sensations. Mais ces sensations ont toutes un écrin, un lieu. Car une enfance est composée de lieux, de lieux inoubliables, comme la première maison, notre première maison avec jardin à La Garenne-Colombes, en banlieue parisienne. Je me souviens de maman qui restait debout devant la porte de la salle à manger pour m'écouter jouer *Les Cloches de Corneville* au piano, l'un de mes premiers concerts. Il y avait aussi le premier potager, avec papa qui nous expliquait à quelle date planter les graines afin de ne pas rater les premières floraisons du printemps. Il y avait la première rue à traverser tout seul comme un grand, et puis l'autre première rue, celle qui devenait piste cyclable dès que mes frères et moi enfourchions nos vélos pour nos premières courses cyclistes – j'ai (presque) toujours gagné, je tiens à le préciser. Je ne sais plus quel écrivain parlait de l'influence secrète exercée par les lieux sur les dispositions de l'âme. Mon âme d'alors était plutôt encline à trouver le monde alentour un peu bizarre, voire très, et je me demandais si

ce monde avait été fait expressément pour moi et si je pouvais en changer. J'avais déjà vaguement des réclamations à faire.

Dès que mes frères et moi rentrions de l'école, notre mère nous tendait du pain, une tablette de chocolat, et nous courions vite derrière la maison. Notre goûter à la main, nous regardions le gigantesque marronnier qui occupait les trois quarts du petit terrain. Tandis que mes frères aînés, le pain vite avalé, se mettaient en quête de construire des habitats troglodytes en creusant le sol (je n'ai jamais compris pourquoi), je croquais les carrés de chocolat en observant distraitemment la faune, la flore, explorant les moindres recoins. Au fond du jardin se trouvait une grande cabane remplie d'outils, « une remise », disait notre père, « un encombrant désordre », soupirait notre mère, et en haut de la remise, un chat de gouttière guettait notre arrivée, enfin plutôt le bol de lait que nous lui apportions. Plus étrange était Catherine. Catherine, la tortue. Elle avait le pouvoir de disparaître à l'automne et de réapparaître au printemps. Pendant quelques mois, nous avions beau chercher, elle n'était plus là. Volatilisée, envolée. « Mais elle est où, Catherine ? », ne cessions-nous de demander à nos parents. En mars, notre père, furieux, nous annonçait la divine résurrection. En effet, le retour de Catherine avait un impact sur les humeurs de papa : dès qu'elle sortait de sa cachette, affamée sans aucun doute, elle fonçait sur les chétives mais tant aimées plantations de salades.

Très vite, notre mère interrompait ce quatre-heures récréatif pour nous renvoyer à nos chères études. Nous

quittions alors le jardin. Maman nous inspectait de la tête aux pieds: d'abord Alain, l'aîné, François le cadet, moi le benjamin, et puis Guy, le tout petit dernier. Plus tard, les devoirs finis, les leçons apprises et récitées, nous attendions que maman nous appelle pour dîner: «Alain, François, Bernard, Guy! à table!» Dans un fichu désordre, nous courions rejoindre nos parents – bien sûr, lorsque papa n'était pas au travail, car il travaillait parfois le soir. Au seuil de la salle à manger, nous reprenions notre impassibilité, papa étant assez autoritaire, et chacun gagnait gravement sa place autour de la table. Notre mère, qui se devait d'être très économe, comptait chaque gramme, sucre, beurre, pain, œufs. Nous mangions très peu de viande, le poisson étant réservé au vendredi. Maman me racontera plus tard que nous avions même droit en ce temps-là, l'après-guerre, à des tickets d'alimentation: nous étions une famille nombreuse, six ventres à nourrir, pour un unique et bien modeste salaire. En regardant ma mère compter scrupuleusement les rations alimentaires, diviser en désirant pourtant avec ardeur multiplier, soustraire en espérant toujours additionner, cela m'a donné, c'est certain, un goût immodéré pour les problèmes à résoudre, mathématiques s'entend.

Les repas étaient silencieux. Notre père, peu bavard, supportait mal les écarts de conduite, genre une mie de pain balancée, une pomme de terre sauvagement écrasée, un petit pois catapulté – nous mangions saintement. Et quand j'écris «saintement», ce n'est pas une image. Le bénédicité («Bénissez, Seigneur, bénissez, ce repas, etc.») était de rigueur avant la première bouchée car mes parents étaient catholiques et pratiquants.

C'était messe obligatoire le dimanche; je me souviens que lorsque nous allions à la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, les femmes et les hommes en costume traditionnel breton étaient encore séparés, et personne n'aurait osé se regarder. Ma grand-mère maternelle se rendait à l'office de 6 heures chaque matin et ma tante Simone, la sœur de ma mère, avait pris le voile, elle était dominicaine. Il y avait donc, à La Garenne-Colombes durant l'année scolaire, à Saint-Pol-de-Léon pendant les vacances, une bienheureuse atmosphère qui m'incita à endosser vers neuf ans un angélique costume de Cène: enfant de chœur. Je chantais aussi à la chorale. Et la chorale, chez les Ménez, reste et restera quelque chose de sacré. C'est simple, je ne serais pas né si, un jour, il n'y avait pas eu une histoire de chorale.

Attention, flash-back. C'est parti pour le petit film en noir et blanc avec le son qui grésille et la voix qui nasille....

Ma mère, Germaine Plettener, était née en 1912, rue de Seine à Paris, d'une maman italienne et d'un papa aux origines flamandes. Henri Plettener, mon grand-père, après avoir été glorieusement gazé durant la Grande Guerre, passa les années 1920, dites encore les Années folles, à se traîner d'un sanatorium à un autre, et mourut en 1932. Il laissa sa femme, Théodosia (née Leverato), une *mamma* très autoritaire, s'occuper de quatre adolescents. Germaine, la cadette, avait passé son bac avec succès et même préparé les Arts et Métiers. Elle aimait étudier, elle aimait la musique aussi, elle avait appris le violon. J'aurais adoré l'entendre exécuter ses arpèges et jouer quelques romances mais, mariée,

maman de quatre garçons, devenue femme au foyer, Germaine avait remis le violon de sa jeunesse dans un coin. Du temps où elle commençait à fréquenter Jean Ménez, elle gagnait sa vie comme secrétaire aux services techniques de la mairie de Neuilly. Elle avait « une situation », comme on le disait à l'époque, et Théodosia espérait pour elle un beau mariage. Mais un jour Germaine s'inscrivit à la chorale de La Garenne-Colombes. Ce même jour que ma grand-mère jugea fatal, Jean, celui qui allait devenir mon père, décida d'éclaircir sa voix, qu'il avait grave et tendre. Il se rendit lui aussi à la chorale de La Garenne-Colombes afin de mieux saisir les subtilités de l'art vocal. Ces deux-là se découvrirent entre deux pupitres et, après plusieurs chorals – il faut plusieurs chorals pour se rapprocher –, Germaine Plettener et Jean Ménez commencèrent un flirt qui s'acheva très classiquement, par un mariage, en 1938. « Un mariage d'amour », se souvenait, rêveuse, maman. « Une déplorable mésalliance », ronchonnait grand-mère Théodosia, qui avait pris en grippe le beau baryton. Quand les voisins lui disaient : « Ce que vous devez être heureuse, vous avez de merveilleux petits-enfants », et qu'ils lui demandaient : « Et alors, quel est le métier de votre gendre ? », ma grand-mère, d'une voix fluette, à peine audible, au désespoir, murmurait : « Facteur. — Vous dites ? On n'entend pas. — Facteur... » Jean Ménez était facteur.

Et Jean n'avait même pas son certificat d'études. En revanche, il savait jouer du cornet à piston, puisqu'il avait effectué ses premières gammes à la fanfare de Saint-Pol-de-Léon. Il aimait la musique, beaucoup, comme d'ailleurs il aimait ma mère. Né en 1913, breton jusqu'au bout du nez, Jean avait donc suivi

son paternel dans l'univers du tri postal et des tournées à pied ou à vélo. Mon grand-père, après avoir été cordonnier sur des bateaux de la Marine nationale, était en effet devenu facteur, *le* facteur de Saint-Pol-de-Léon – une tournée de quarante kilomètres par jour! Mon père, Jean, devait prendre la suite, son destin était tout tracé: facteur à Saint-Pol, une épouse avec coiffe typique du pays de Léon, la coiffe de Saint-Thégonnec, et des petits Bretons autour. Mais c'était sans compter sur un trait de caractère totalement inédit chez les Ménez, la «farfeluterie». Un mot qui n'existe pas mais qui convient bien à mon père. Jean, qui adorait la nouveauté, prenait d'étonnantes initiatives. Dans le village, il fut le premier à posséder une motocyclette; il avait même, seul, installé l'électricité dans sa petite maison. Puis il y eut ce jour où papa, de garde à la Poste durant un très long week-end, vit des tas de papperasse, ce qu'on appelle communément des archives, encombrer les placards. Comment cette idée funeste lui était-elle venue? Lorsque nous lui posions la question, il restait assez évasif... Il se souvenait simplement de la chaudière qui était là d'un côté, puis de l'autre, cet amas de lettres et de documents, inutiles à ses yeux, et qu'il aurait fallu ranger autrement. Même s'il ne possédait pas son certificat d'études, Jean savait que lorsqu'on approche d'une flamme un papier, cette matière fabriquée à partir de fibres cellulosiques végétales, il brûle. Les P&T n'apprécièrent que peu l'esprit d'initiative du facteur Ménez. Mon père fut muté: d'abord à Boulogne-sur-Mer, puis en banlieue parisienne. D'où La Garenne-Colombes, d'où la chorale, au grand dam de ma grand-mère.

Mon père était sportif, il prenait chaque jour son vélo pour aller au travail (La Garenne-Colombes-Paris, Paris-La Garenne-Colombes) et il adorait rire. Il était farceur comme pas deux, mais après le boulot, lorsqu'il rentrait à la maison (souvenez-vous, La Garenne-Paris, aller-retour), il était exténué et nous ne profitions pas vraiment de sa légendaire fantaisie. Maman arrondissait les angles car nos rires, nos cris, nos grandes interrogations avaient l'air de l'exaspérer plus qu'autre chose. Cependant, certains soirs, il tendait un drap blanc, posait un projecteur à manivelle et, dans le noir, nous projetait, tout aussi émerveillé que ses quatre fils, de petits films muets.

Papa adorait jardiner et il avait loué à cet effet un bout de terre à deux kilomètres de la maison, dans le quartier des Vallées. Il prenait alors son vélo, accrochait une petite carriole derrière, et criait : « Bernard, Guy ! » Nous accourions et il nous embarquait à sa suite. Nous croisions parfois sur le chemin des charrettes tirées par des chevaux et papa nous demandait de descendre afin de ramasser pour son jardin cet engrais bien économique, le crottin. Et puis notre père collectionnait... les timbres, bien sûr. Il avait aussi une marotte, la politique, qui à la vérité lui passa assez vite. Quand papa se sentit appelé à servir la France, les repas, pendant un temps, prirent un air d'Assemblée nationale. La remise au fond du jardin ne servit plus seulement à entreposer les outils pour sarcler, désherber, cultiver, elle devint un entrepôt républicain, une succursale, un local patriotique : tracts et affiches, il y en avait partout. Jean avait choisi son camp : le MRP, le Mouvement républicain populaire, un parti démocrate-chrétien

de centre droit fondé en 1944 par Georges Bidault¹. Tandis qu'à table maman, silencieuse, nous resservait la soupe, Papa vociférait, râlait, explosait car il y avait de bien belles grosses magouilles durant la campagne pour l'élection du nouveau maire de La Garenne-Colombes. Pressenti par défaut ou par hasard, on ne sut jamais, pour contrecarrer un maire sortant ou entrant, là non plus on ne sut jamais, Jean Ménez au dernier moment se désista. Il abandonna tout, la future écharpe tricolore, les discours en tapant du poing fermement sur la table et *La Marseillaise*. La remise au fond du jardin redevint la remise au fond du jardin. Écœuré, papa n'omettait jamais d'en remettre une bonne couche sur la malhonnêteté, l'insincérité et le mensonge de ces gens-là: député, maire, adjoint, adjoint de l'adjoint... des «pourris! tous pourris!», comme il le disait (je ne fais que citer).

Une fois calmé, à ses fils, il prenait alors le temps de raconter un peu son passé, et notamment ce qu'il appelait «sa» guerre. Que tout cela ait pu survenir avant ma naissance me laissa longtemps rêveur: papa existait donc avant le 8 août 1944. Il aurait pu mourir et je ne serais jamais né. Pensée vertigineuse.

En 1940, notre père était pointeur de canon. Il avait la responsabilité de transmettre au canon le bon angle pour justement pointer, donc pour tirer. Cela nous impressionnait toujours, faut dire que certains métiers font cogiter. Papa prenait le temps de nous raconter

1. Président du Conseil national de la Résistance après la mort de Jean Moulin, puis président du Gouvernement provisoire de la République française au sortir de la période de l'Occupation.

comment, très malade, 41 °C de fièvre, cloué à l'infirmierie, il ne put, un certain matin fatal, rejoindre sa compagnie : cette dernière eut l'insigne honneur d'être envoyée en première ligne ; elle fut décimée. Une fois remis sur pied, notre père, qui ne savait rien de l'événement tragique, partit tout naturellement à la recherche de son bataillon, et retrouva quelques survivants dans les bois environnants. Se nourrissant de baies et d'herbes sauvages, obsédé par l'idée qu'il ne lui fallait pas tomber aux mains des Allemands, Jean finit par faire du stop pour remonter sur Paris après avoir déniché un vêtement civil. Il avait cependant gardé son uniforme de pointeur de canon, roulé dans un paquetage improvisé. Il dut très vite se débarrasser de cet encombrant colis pour ne pas compromettre ceux qui l'avaient pris en stop. Or, dans la précipitation, Jean avait laissé au fond d'une poche de sa veste militaire un objet de famille très précieux : une montre. Ce récit haletant où notre père devait avec ingéniosité survivre dans un monde hostile, lui, la bête fauve traquée, se terminait invariablement par ce petit détail qui semblait tant le chagriner : la perte d'une montre. C'était quelque chose à entendre, « LA montre ».

Notre père manquera une seconde fois son rendez-vous avec la mort, et ce, grâce à moi... Août 1944. Jean Ménez se retrouve sur la liste des otages devant être exécutés à la suite d'un attentat contre des Allemands occupant Saint-Pol-de-Léon. Il ne doit son salut qu'à cette chose si bête : le hasard. Il n'est pas chez lui au moment où les Allemands viennent l'arrêter. En fait, il était à Mailly-le-Château, dans l'Yonne, où je venais de naître. Notre père avait parfois du mal à raconter

cette histoire car il y eut des copains, des gamins, de seize ans, de vingt ans, qui furent exécutés, tous. Jean en voulait énormément à la guerre.

Papa avait aussi un hobby qui, au chapitre 2 (patience, patience), va transformer la fratrie Ménez : quand il avait fini de faire le facteur, il boursicotait.

En attendant l'heureux placement, à table, tous les six, nous dînions silencieusement. Maman comptait et recomptait dans sa tête, le pain, les œufs, le beurre, la farine, qu'avait-elle oublié ? Elle jetait aussi un œil sur la salamandre, un poêle en fonte (c'était l'époque du chauffage au charbon !) qu'on ne faisait fonctionner que le soir, par souci d'économie. Enfin, maman songeait à reprendre le chandail d'Alain, qui servirait à François, qui devait me le donner et que je ferais passer à mon tour, quand j'aurais encore grandi, au petit Guy. Quant à papa, il rêvassait, long soupir, au jour où il aurait pu devenir maire avec écharpe tricolore, *La Marseillaise* et tout le tralala. Et nous, les garçons ? Nous nous préparions à nous séparer. Chaque soir ou en fin d'après-midi, cela dépendait, c'était toujours la même histoire : à tour de rôle, l'un de nous allait dormir ailleurs. Le pavillon de La Garenne-Colombes – véridique – était trop petit.

Je décris, vous comprendrez. La cuisine faisait trois mètres carrés. Deux à trois fois par semaine, notre mère y installait un tub métallique, une grande cuvette qui en occupait la surface, et nous faisons là-dedans notre toilette, munis d'une énorme éponge, d'un gros savon, et on frottait, frottait, car comment expliquer ? Il n'y avait pas de salle de bains. La salle à manger contenait juste une table, une armoire et un piano droit

assez fatigué. Lorsque nous étions à table, fallait vraiment plus bouger. À l'étage se trouvaient la chambre des parents et une autre chambre, celle-là microscopique, dans laquelle il était impossible de se trouver à quatre en même temps. Il y avait donc un Ménez de trop. À tour de rôle, l'un d'entre nous prenait un petit baluchon, «Au revoir, papa, au revoir, maman», fermait la porte d'entrée et remontait trois rues pour aller dormir dans le lit de grand-mère Théodosia. Grand-mère attendait le petit visiteur de pied ferme et c'était pour elle, chaque soir, la gloire, la preuve, l'évidence, le «Ce mariage... mésalliance..., je l'avais bien dit... *blablabla*».

Il fallait dix minutes pour rejoindre l'immeuble de grand-mère (elle logeait au deuxième étage), qui se situait à côté d'une école primaire, Sainte-Genève. Lorsque j'arrivais, et surtout en fin d'après-midi, grand-mère donnait souvent des cours particuliers à des enfants en grande difficulté. Elle était restée très autoritaire. J'étais impressionné. Et impressionné aussi parce que Théodosia, débarquée en France à l'âge de trois ans, avait, paraît-il, une sœur jumelle que nous ne vîmes jamais. Du mystère, des chuchotements, des interrogations suivaient toujours grand-mère lorsqu'une fois par an elle partait *incognito*, en cachette, cependant accompagnée de «Grand Guy», son dernier fils, du côté de Gênes en Italie. Elle revenait un peu plus riche et nous ne comprenions décidément pas pourquoi. Il y avait là un secret. Je la regardais donner ses leçons et je rêvais à des arrière-grands-parents de souche forcément royale, impériale ou joviale, et j'étais adoubé chevalier, Bernard de Menezi, comte de Leverato e Pari. Mais enfin,

quand arrivait l'heure de se coucher, je rejoignais mon aïeule italienne dans son lit, grand-mère mettait un traversin entre elle et le petit-fils, et on dormait.

C'est ainsi, en quelques enjambées, que nous faisons le tour de notre maison de poupée. C'est ainsi aussi que je revois cette lointaine enfance, à la fois heureuse et tourmentée. J'étais un enfant naturellement inquiet, plutôt distrait, un peu à part. Mes frères aînés étaient inséparables; Guy, lui, ne comptait pas encore, il était si minuscule dans les jupes de maman, je jouais donc souvent seul. Les mains derrière le dos, la tête un peu penchée (mon nez commençait à m'embêter), je passais du temps à regarder Catherine, la tortue qui ne faisait rien. Elle portait sa petite maison et rentrait dedans quand elle ne se sentait pas en sécurité. Alors, dans ces journées où le rapport aux choses et aux gens me semblait plutôt compliqué, il y avait la musique.

Le très vieux piano droit dans la salle à manger, je l'avais vite fait bien fait repéré. Dès que je pus y poser mes doigts, je me mis à pianoter. J'avais une très bonne oreille et je pouvais de mémoire rejouer un air par-ci, un refrain par-là. Ce fut la grande fierté de ma mère. Je passais des heures à tapoter sur les touches. Mes parents avaient ceci de formidable: ils avaient peu d'argent mais ils étaient prêts à nous donner beaucoup pour que nous trouvions notre part de bonheur. Ils m'offrirent ainsi mes premières leçons de piano, j'avais sept ans. Une amie de maman, adepte de la méthode Rose, m'apprit donc les rudiments du piano et du solfège. Mais, très vite, maman se mit en quête d'un professeur émérite et Mme Durand devint alors mon premier frémissant souvenir. Cette belle femme avait de

quoi me faire rêver, et si j'admira sa prestance, je craignais sa sévérité. J'apprenais ainsi de drôles de choses, qu'on peut admirer et craindre en même temps. Je fis alors mes modestes débuts avec la *Première Sonate en ut majeur* de Friedrich Kuhlau. Disons que j'étais un peu le Roberto Benzi de mes parents, et maman organisait de menues exhibitions pour les voisins, la famille, où chacun s'extasiait devant le petit prodige. Tout cela, bien sûr, était très très très modeste, et j'avais surtout trouvé là, avec ce vieux piano fatigué, un peu déglingué, de quoi m'échapper de cette étrange réalité.

Maman surveillait nos devoirs, nous faisait réciter nos leçons, elle suivait pas à pas nos études. Elle était attentive, exigeante. Et nous? Nous étions décidés à ne jamais la décevoir, c'était la compétition. On serait tous bon à l'école ou on ne serait pas. Telle était la devise des quatre fils du facteur Ménez!

À six ans, j'entrai au cours préparatoire, le CP ou la onzième. Je me souviens encore de ce matin de septembre où je fis mes premiers pas de garçonnet à l'intelligence attentive mais à la rêverie précoce. J'avais vaguement entendu ma chère grand-mère Théodosia affirmer que je serais mieux dans cette école-là plutôt que dans celle-ci – oui, il fallait une école catholique. Va pour une école catholique. Ma grand-mère fit des pieds et des mains, tant et si bien qu'à la suite de mes frères aînés j'entrai à l'école Sainte-Geneviève. Et c'était pratique, puisque juste à côté se trouvaient l'immeuble de Théodosia et son deuxième étage. M'avait-on précisé ce matin-là, gros détail qui avait son importance, que cette école était exclusivement réservée... aux filles? Me l'avait-on seulement dit, expliqué, raconté?